

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Bernard SIMON-VERMOT

Gandhi : maître de la non-violence

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1977, tome 73, p. 279-292

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Gandhi, maître de la non-violence

Depuis plusieurs années, alors que la violence et l'agressivité sévisent trop souvent sans retenue, on a vu se multiplier un peu partout **des exemples d'action non violente** : grèves de la faim contre un ordre social injuste ou à des fins politiques, occupations pacifiques d'églises ou de lieux destinés à des centrales nucléaires, etc. A l'appui de ces actions, il n'est pas rare que l'on invoque la figure de Gandhi : on se réfère à ses jeûnes, à son idéal de non-violence. Sans doute est-il facile de dénigrer de telles initiatives. Ce qui en elles tient du spectaculaire ou du chantage saute aux yeux. On diagnostique sans peine en elles, sous-jacentes à des raisons généreuses, des motivations inspirées par une réaction de peur irraisonnée, viscérale, plus que par une volonté lucide et allant jusqu'au sacrifice de soi.

Gardons-nous toutefois de les juger trop sommairement. En dépit de tendances qui les rendent pour le moins **ambiguës**, ces actions peuvent malgré tout témoigner d'une authentique soif de l'esprit, de l'amour et de la justice. En sorte que, tout en cherchant à leur donner une juste orientation, nous ferions bien de les prendre au sérieux. C'est pourquoi l'exemple de Gandhi, qui a pratiqué la non-violence de façon si pure et jusqu'à l'héroïsme ne saurait être trop médié.

La personnalité de Gandhi est assurément d'une envergure exceptionnelle. Il a réussi à libérer son pays du joug anglais non par les soulèvements et la guerre, mais par la force de la non-violence. Il a redonné par là une vigueur nouvelle aux antiques valeurs de l'Inde, non sans les ouvrir quelque peu à l'influence chrétienne. On ne peut donc comprendre l'action politique de Gandhi, ses appels à la non-violence, ses jeûnes,

qu'en les situant dans sa vision globale de l'existence, et dans l'orientation foncière de sa vie. Les « extrapoler » de ce contexte, c'est en méconnaître l'originalité et la valeur, c'est se vouer à en faire une imitation fautive et suspecte.

LA DOCTRINE DE GANDHI

Son idéal religieux

Toute la vie de Gandhi a été la poursuite obstinée et patiente d'un idéal proprement religieux, la recherche de l'Absolu, de Dieu, dans la pure ligne de l'hindouisme. « Ce que je voudrais mener à bien, écrit-il en 1925, — ce que j'ai tenté laborieusement, languissant de mener à bien, ces trente années —, c'est d'atteindre à l'accomplissement de soi, de voir Dieu face à face, de parvenir à la Délivrance. Je ne vis, je ne me meus, je n'ai d'être que dans la poursuite de cette fin. »¹ Une telle déclaration montre à l'évidence l'enracinement profond du Mahatma dans le passé religieux de l'Inde. Elle prouve que chez lui la politique était parfaitement intégrée à sa conception d'ensemble de la vie, à sa vision religieuse. Lui-même l'avouait : « Pour moi, qui revêts l'apparence d'un politicien, je suis au fond un homme religieux. »²

Il faut ajouter aussitôt que s'il baignait par toutes les fibres de son être dans l'hindouisme, il a été fortement influencé par le christianisme. Il n'a pas seulement été, grâce à ses études en Angleterre, nourri de culture occidentale : il a surtout été attiré par l'Evangile, tout particulièrement par le Sermon sur la montagne, qu'il lisait à l'instar de la Gita. « Je puis dire que Jésus occupe dans mon cœur, reconnaissait-il, la place d'un des grands maîtres qui ont eu sur ma vie une influence considérable. »³ En somme, à l'imitation des réformateurs religieux du

¹ *Autobiographie*, pp. 2-3 (trad. française par P. Meile et G. Belmont), Presses Universitaires de France.

² Cité dans *La Quête de l'Éternel*, par R. De Smet et J. Neuner, Desclée De Brouwer, 1967, p. 387.

³ Cité dans *Le dialogue spirituel Orient-Occident*, par J.-A. Cuttat, coll. Eglise vivante, Louvain 1964, p. 37.

XIX^e siècle, tels que Vivekananda, Tagore, Aurobindo, etc., qui ont cherché à renouveler du dedans l'hindouisme en lui intégrant des éléments du Nouveau Testament, Gandhi a réinterprété à sa manière la tradition vishnouite teintée de jainisme qui fut celle de son enfance.

L'âme de sa doctrine : Vérité et non-violence

1. Une vérité vivante

Il en est résulté une vision des choses, un idéal de vie qui pourrait se résumer dans ces deux notions-clés typiquement gandhiennes : vérité et non-violence (satya et ahimsa). « Ma religion est basée sur la vérité et la non-violence. La vérité est mon Dieu, et la non-violence le moyen de l'atteindre. »⁴

Le terme de vérité se dit en sanscrit « satyam », mot dérivé de « sat », « être, étant ». Il désigne ce qui est, le réel dans son acception la plus large, et finalement la source de toute réalité, le Réel par excellence, l'Absolu, Dieu. La spéculation indienne s'est exercée sans fin pour scruter ce mystère de l'être, Réalité suprême et Seigneur de tout, conçu différemment selon les écoles : tantôt comme Divin impersonnel, dans la tradition advaïtine, tantôt comme Dieu personnel, dans les divers courants de bhakti. Gandhi, homme religieux et homme d'action avant tout, n'a pas approfondi en philosophe les implications métaphysiques de son intuition de vérité : ce qui importait pour lui, c'était de vivre la vérité, d'atteindre ce Dieu qu'il pressentait à la racine de toute existence et de sa propre vie, qu'il aspirait à voir de tout l'élan de son âme.

Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été un homme de prière ; la prière lui était indispensable pour rencontrer Dieu : « prier, disait-il, c'est être un avec Dieu ». Il a très souvent parlé de la prière :

« Elle m'a sauvé la vie. Sans elle, je serais resté longtemps privé de la foi. Elle m'a sauvé du désespoir. Avec le temps, ma foi s'est accrue

⁴ Cité dans De Smet et Neuner, *op. cit.*, p. 387.

et le besoin de prier s'est fait plus irrésistible... On envie souvent ma paix. Elle vient de la prière. »⁵

Toute son activité était pénétrée de prière. Soif de Dieu, soif de prière, et, corrélativement, intense besoin de recueillement, de silence. Chaque lundi, il s'astreignait à un silence rigoureux, qu'il n'interrompait sous aucun prétexte. Ce temps d'arrêt ne lui était pas seulement nécessaire pour refaire ses forces ou achever ses écritures, il lui était surtout précieux pour entendre la « voix intérieure ».

2. *Non-violence*

Cette soif de Dieu et des réalités spirituelles, lui était, pourrait-on dire, congénitale : depuis les époques les plus reculées, la civilisation indienne n'a-t-elle pas toujours été, au moins dans ses meilleurs moments, polarisée par la quête de l'Absolu ? Mais voici ce qui marque l'originalité de Gandhi par rapport à l'hindouisme traditionnel. Alors que celui-ci a élaboré des voies longuement éprouvées pour aller à Dieu, telles que le yoga, les rites, les pratiques de dévotion, la méditation contemplative, etc., voies aux formes innombrables d'ailleurs et aux visées parfois divergentes, Gandhi a découvert la sienne dans la non-violence : « La seule voie pour trouver Dieu est de Le voir dans sa création et d'être un avec Lui. Cela ne peut se pratiquer que par le service de tous. »⁶ La non-violence, conçue positivement comme un amour et un service des hommes, a été sa voie propre ; elle caractérise sa physionomie spirituelle. Elle reste le message qu'il nous laisse.

Tradition hindoue et influence chrétienne

Tentons de pénétrer un peu cette « énigme de la non-violence », comme Gandhi lui-même l'appelait. Non-violence, a-himsa, vient de deux mots sanscrits : le préfixe privatif : a-, et le substantif : himsa, tiré d'une racine signifiant « nuire, violenter ». A-himsa, non-violence, c'est

⁵ Cité dans *Gandhi interpelle les chrétiens*, par C. Drevet, Cerf, Paris, 1965, p. 79.

⁶ Cité dans De Smet et Neuner, *op. cit.*, p. 392.

donc l'attitude de celui qui se refuse à nuire, à faire violence. Il faut cependant, surtout dans le cas de Gandhi, se garder de comprendre ahimsa en un sens purement négatif. Sans doute, il y a lieu d'évoquer les précautions infinies que prennent par exemple les moines jaïnistes pour éviter de ne pas nuire à tout ce qui a vie, jusqu'aux insectes les plus infimes : filtrage de l'eau, scrupuleuse attention pour ne pas les écraser en marchant, etc. Gandhi, lui, savait qu'il est irréaliste d'adopter pareil comportement ; il savait, par ailleurs, que l'homme, lié à la société, conditionné par le milieu où il vit, ne saurait se soustraire impunément à un régime de violence qui a concrètement force de loi (son devoir est alors de faire prévaloir, pour autant qu'il dépend de lui, l'idéal de non-violence qui peut être le sien).

Bien plus, l'hindouisme lui-même ne se borne pas à cet aspect négatif. S'il recommande l'ahimsa, la non-violence, c'est qu'il a conscience que l'univers est régi par une loi plus profonde que la loi animale, où règnent l'agressivité et la lutte pour la vie. Il a de l'existence une vision spirituelle qui lui montre une énergie divine à l'œuvre dans toute la création. Cette énergie, qui est comme l'âme, le Soi le plus profond, le plus intime de tous les êtres, agit sur eux non pas de l'extérieur et en les violentant, mais de l'intérieur, en suscitant leur propre spontanéité. Le non-violent, en prenant conscience de cette énergie divine, de cet atman immanent à tous les êtres, s'efforce d'y communier existentiellement, de s'unir à son action universelle.

Gandhi baignait de toute son âme dans cette tradition hindoue de la non-violence. Mais, en homme ouvert qu'il était, soucieux de trouver des correspondances dans toutes les traditions de l'humanité, il voyait volontiers une convergence entre l'ahimsa et les conseils de non-résistance au mal, de pardon des ennemis prêchés par le Christ dans le Sermon sur la montagne. La non-violence, il en venait ainsi à l'appeler amour, charité, sans craindre d'« extrapoler » de son contexte une notion qui ne prend vraiment tout son sens que dans la perspective chrétienne. En cela il était mû, nous pouvons le penser, par un attrait de l'Esprit-Saint qui éclaire tout homme de bonne volonté. C'est pourquoi la non-violence telle qu'il la pratiquait nous paraît si proche de l'Évangile.

L'ahimsa s'enracine dans l'ascèse

Voyons de plus près ce que signifiait pour Gandhi la pratique de la non-violence, et comment il en faisait la norme de sa vie. Tout d'abord, et ceci montre bien que pour lui la non-violence était à l'extrême opposé d'une certaine passivité, d'une certaine mollesse sans caractère, trop répandue dans la mentalité moderne, elle était essentiellement conditionnée par une stricte discipline de vie. Elle tirait sa sève d'une ascèse rigoureuse, qu'il poussait jusqu'à l'héroïsme. La tradition hindoue veut que tout jeune homme, au sortir de l'enfance et avant de fonder un foyer, se consacre à l'étude des textes sacrés sous la conduite d'un gourou. C'est l'état de « brahmacharya », (litt. « conduite brahmique », conduite conforme à la réalisation du Brahman, de Dieu). Dans cet état, la pratique de la chasteté joue un rôle fondamental, au point que le mot brahmacharya désigne aussi bien la période d'initiation par laquelle passe l'étudiant, que la chasteté elle-même. Même après le mariage, l'idéal de brahmacharya doit continuer à exercer son influence et porter à la maîtrise des sens. La Mahatma Gandhi y attacha la plus haute importance jusqu'à sa mort ; il se décida même, en 1906, à renoncer à toute relation conjugale avec sa femme, et à garder par vœu la continence intégrale. Si la chasteté avait à ses yeux un tel prix, (« le brahmacharya est mon tout »⁷, affirmait-il), c'est qu'il comprenait qu'elle est essentielle à la recherche de Dieu.

« Je considère, écrivait-il, qu'une existence absolument chaste en pensée, en parole et en action est tout à fait indispensable pour atteindre à la perfection spirituelle »⁸. Nous pouvons citer en passant ce mot qu'il adressait à un ami : « Vous avez tort de ne pas reconnaître la vertu du célibat, et je pense que c'est grâce au célibat de ses prêtres que l'Eglise catholique romaine reste toujours verte. »⁹ Notons aussi qu'il donnait au brahmacharya une orientation nettement positive ; il avouait que depuis qu'il vivait comme frère et sœur avec sa femme, leurs relations étaient devenues plus intimes et sereines

⁷ Cité dans Drevet, *op. cit.*, p. 95.

⁸ *Gandhi, Ma Non-Violence*, éd. Lutter/Stock 2, 1973, p. 254.

⁹ Cité dans Drevet, *op. cit.*, p. 97.

que jamais, libres qu'ils étaient de collaborer dans une pleine disponibilité au service de l'humanité.

Surtout pour Gandhi, le brahmacharya dépassait de beaucoup la pratique de la chasteté au sens strict du terme : il entraînait, comme condition de vie spirituelle, une volonté toujours plus exigeante et perspicace de maîtrise de soi.

« Celui-là seul qui sait réprimer toutes ses passions peut se connaître lui-même. » « ... Celui-là seul peut être considéré comme un homme véritable qui a dominé toutes ses passions et possède un empire sur soi absolu. Nous sommes comme le cavalier qui ne sait pas maîtriser son cheval et qui est rapidement désarçonné ; mais celui qui tient les guides d'une main ferme sait se faire obéir et a quelque chance d'arriver à sa destination. De même, l'homme qui sait dominer ses passions se dirige vers le but désiré... Lui seul devient capable de connaître Dieu. »¹⁰

Cette maîtrise de soi, Gandhi s'appliquait à l'acquérir dans tous les domaines, dans son comportement extérieur comme dans ses pensées les plus intimes :

« Chacun doit se rappeler que nos plus secrètes pensées ont une influence sur nous aussi bien que sur les autres. Le contrôle de soi doit donc chasser de l'esprit toutes les mauvaises pensées et faire place aux seules pensées nobles et hautes. Il faut garder son corps aussi net et sans tache que son esprit. »¹¹

La force de la non-violence : le satyagraha

C'est dans un tel terrain que pouvait germer et croître en lui la non-violence ; sans cette maîtrise de soi où il devint de plus en plus habile, sans cette soumission humble et confiante à Dieu qui était le fond de son âme, elle eût été impensable. Car la non-violence était pour lui, en

¹⁰ *Gandhi, Ma Non-Violence*, p. 256.

¹¹ Cité dans *Redécouverte du jeûne*, ouvrage collectif par P.-R. Régamey, etc., Cerf, Paris, 1959, p. 286.

dépassant tous les instincts charnels, le moyen de s'unir à Dieu et à son action, de ne faire qu'un avec son énergie divine qui travaille invisiblement et de l'intérieur toutes les créatures, d'être son frêle instrument dans le monde. Elle n'était pas seulement pour lui le moyen de s'unir personnellement à Dieu, de le voir « face à face », comme il le désirait tant ; l'ahimsa, en lui, devenait une force extraordinaire orientée vers le service des hommes : « Qui sait si je ne serai pas un instrument de paix entre les nations. »¹²

A ses yeux, cette force de la non-violence était la seule arme légitime pour lutter contre les injustices sociales et le mal ; la seule vraiment efficace aussi, parce que identique à la force de l'amour.

« La non-violence est la loi de l'espèce humaine comme la violence est celle de la brute. L'esprit sommeille chez la brute et celle-ci ne connaît d'autre loi que la force physique. La dignité de l'homme réclame de lui l'obéissance à une loi supérieure — à la puissance de l'esprit. »

« Les Rishis qui découvrirent la loi de la non-violence au milieu de la violence furent de plus grands génies que Newton. Ils furent de plus grands guerriers que Wellington. S'étant eux-mêmes servis d'armes, ils en avaient compris l'inutilité et enseignèrent à un monde fatigué que le salut ne se trouvait pas dans la violence, mais dans la non-violence. »¹³

« La non-violence est la plus grande force dont dispose l'humanité. Elle est plus puissante que les plus puissantes armes destructives inventées par l'habileté humaine. »¹⁴

L'exercice pratique de l'ahimsa dans le domaine social et politique, comme moyen de lutter contre un régime oppressif ou des lois injustes, c'est ce que Gandhi a appelé le « satyagraha », terme que l'on traduit par « étreinte indéfectible de la Vérité ». Toute l'action politique du libérateur de l'Inde repose sur ce principe. Il consiste à lutter contre un adversaire ou un système injuste non par les armes violentes,

¹² Cité dans Drevet, *op. cit.*, p. 101.

¹³ *Gandhi, Ma Non-Violence*, p. 108.

¹⁴ Cité dans De Smet et Neuner, *op. cit.*, p. 393.

mais par la logique de la vérité et de l'amour. Le satyagrahi par conséquent refuse de violenter la personne de l'adversaire, tout en luttant de toutes ses forces contre ses erreurs ou les conséquences qui en découlent. Gandhi en a souvent parlé de façon très explicite :

« Durant les trente années passées, j'ai prêché et pratiqué le satyagraha... Je l'ai appelé force de l'amour ou force de l'âme. En appliquant le satyagraha, je découvris, dès les premières étapes, que la poursuite de la vérité n'admettait point que violence fût infligée à l'adversaire, mais qu'il devait être sevré de (son) erreur par la patience et la sympathie. (...) Ainsi (le satyagraha est) revendication de la vérité, non point en infligeant des souffrances à l'adversaire, mais à soi-même. »¹⁵

Le satyagraha est donc tout l'opposé de la faiblesse, il est « l'arme des forts d'entre les forts ». Il ne le cachait pas :

« Un seul individu qui agit selon cette loi fondamentale peut défier la puissance entière d'un empire injuste pour sauver son honneur, sa religion, son âme et amener plus tard la chute de cet empire ou sa régénération. »¹⁶

En définitive, le satyagraha est un bienfait pour tous :

« Comme un satyagrahi ne fait jamais de mal à son adversaire et en appelle toujours soit à sa raison, par des arguments sans rudesse, soit à son cœur, par le sacrifice de soi, le satyagraha est une double bénédiction pour celui qui le pratique et pour celui contre qui il est pratiqué. »¹⁷

Les jeûnes de Gandhi

Gandhi, qui a toujours donné la priorité aux valeurs intérieures, savait que le grand mouvement politique qu'il déclenchait par son action non violente était inévitablement exposé à dégénérer en esprit de clan ou en idéologies finalement belliqueuses, sans un surcroît de

¹⁵ Cité dans *Gandhi ou la force de l'âme*, par O. Lacombe, Plon, Paris, 1964, pp. 133-134.

¹⁶ *Gandhi, Ma Non-Violence*, p. 108.

¹⁷ Cité dans Lacombe, *op. cit.*, p. 137.

force spirituelle et de purification intime. C'est pourquoi, mû par un instinct divin, il eut de plus en plus recours au jeûne et à la prière, comme à l'arme la plus efficace. Dès ses premières années d'activité en Afrique et jusqu'à sa mort en 1948, le Mahatma entreprit de très nombreux jeûnes, qu'il prolongeait aussi longtemps que la voix de Dieu le lui intimait, cinq, dix, quinze jours et plus.

« Le jeûne entrepris pour parvenir à une expression de soi plus parfaite, pour atteindre la suprématie de l'esprit sur la chair, est un des facteurs les plus puissants de notre progrès. »¹⁸

Gandhi jeûnait pour se purifier. Le jeûne était pour lui le moyen radical de maîtriser jusqu'à son subconscient. Il savait par expérience que le dépassement des besoins corporels affine extraordinairement la lucidité de l'esprit, et permet de lutter avec une énergie décuplée contre les tendances égoïstes et passionnelles :

« La force de l'âme grandit quand la chair est mortifiée. »¹⁹

Nul automatisme d'ailleurs, nulle tension orgueilleuse dans l'héroïque effort qu'il s'imposait pour spiritualiser son être tout entier : il ne jeûnait que lorsqu'il entendait l'appel de Dieu, la « voix intérieure » : « mon jeûne est affaire entre Dieu et moi »²⁰ ; et c'est de Dieu que lui venait toute la force : « ces jeûnes ne sont supportables que parce qu'ils sont imposés par une plus haute Puissance »²¹. Bien plus, le jeûne chez lui se transformait en prière, lui donnait de se tenir étroitement uni à Dieu, abandonné à Lui. Il faisait un jour cette touchante déclaration :

« Me sentant impuissant, j'ai mis ma tête sur les genoux de Dieu. C'est le sens profond de mon jeûne. »²²

Le Mahatma ne jeûnait pas seulement pour se purifier lui-même et parvenir à une union plus intime avec Dieu : le jeûne lui était nécessaire

¹⁸ Cité dans Régamey, *op. cit.*, pp. 249-250.

¹⁹ Cité dans Drevet, *op. cit.*, p. 86.

²⁰ Cité dans Régamey, *op. cit.*, p. 262.

²¹ Cité dans Régamey, *op. cit.*, p. 266.

²² Cité dans Régamey, *op. cit.*, p. 287.

pour accomplir sa mission, et prenait dès lors une dimension collective. Il s'inscrivait dans son action politique, comme le moyen de parvenir à la disponibilité et à la transparence intérieure dont il ressentait un absolu besoin pour communier aux autres autant qu'à Dieu. Il avait en effet une conscience aiguë de la solidarité qui relie tous les hommes : « Que je le veuille ou non, disait-il, ma vie est incluse dans celle de l'humanité. »²³ Ou encore : « Vous et moi ne sommes qu'un. Je ne puis vous faire de mal sans me blesser. »²⁴ Ses jeûnes étaient donc partie intégrante de sa mission. Il jeûnait lorsqu'il avait une action importante à accomplir, ce qui le rendait capable d'« enregistrer les plus légères variations de l'atmosphère morale »²⁵, et par là de purifier l'entourage, d'entraîner la conversion des cœurs. De fait, ses jeûnes ont parfois produit des résultats étonnants :

Il entreprit, écrit l'abbé Monchanin, un jeûne à mort pour que les temples fussent ouverts aux « Intouchables »²⁶, et cette barrière millénaire que n'avaient pu briser ni les plus grands sages, ni les philosophies les plus hautes, ni les réformes les plus hardies, le renoncement à soi d'un seul homme l'a brisée. C'est une victoire de l'esprit telle qu'il n'y en eut jamais de semblable certainement dans l'histoire de l'Inde et peut-être dans l'histoire humaine²⁷.

Comme on est loin de ces « grèves de la faim » qui ne sont trop souvent qu'une forme de pression et de chantage. Gandhi lui-même les a explicitement réprouvées :

« Le jeûne ne doit pas être regardé, sous aucun aspect ou forme, comme une grève de la faim, ni comme destiné à faire une pression quelconque sur le gouvernement. »²⁸

²³ Cité dans Régamey, *op. cit.*, p. 262.

²⁴ Cité dans Drevet, *op. cit.*, p. 58.

²⁵ Cité dans Régamey, *op. cit.*, p. 259.

²⁶ Les Intouchables sont les hindous qui n'ont pas de statut dans le système des castes et sont dès lors considérés comme hors-la-loi ; ils sont victimes d'une véritable discrimination sociale, le contact avec les gens de caste leur étant en principe interdit.

²⁷ Cité dans Drevet, *op. cit.*, p. 85.

²⁸ Cité dans Lacombe, *op. cit.*, p. 139.

La pureté, l'humilité, le don total de lui-même qui transparaisaient dans ses jeûnes font plutôt penser à l'esprit qui animait les martyrs ; ils sont comme une imitation de la croix du Christ :

« Je ne sais plus voir le premier pas, mais Dieu me l'indiquera, j'ai confiance... Dieu me demande de servir les hommes enflammés de haine, étant le plus misérable de tous. Il me demande de le servir jusqu'au sacrifice suprême. »²⁹

En fait, c'est bien vers le Christ et sa Passion que le Mahatma s'est souvent tourné : « Jésus, disait-il, a vécu et il est mort en vain s'il ne nous a pas appris à régler notre vie sur la loi d'amour. »³⁰

LA LEÇON DE GANDHI

On le voit : il est difficile de distinguer en Gandhi ce qui vient de l'hindouisme dans lequel il est né, auquel il resta indéfectiblement attaché jusqu'à la mort, et le christianisme, dont il subit l'attraction, qu'il hésita même à embrasser. Tel qu'il est, il reste une grande, une très grande voix, et il n'a rien perdu de son actualité. Dans notre monde en voie de dislocation, mais aussi de fermentation, de germination, tantôt prévaut la violence brutale, tantôt se font jour des tentatives de non-violence, trop vite avortées parce que trop épidermiques ou mal intégrées au réel. Aussi ferions-nous bien de peser l'exemple et la doctrine de Gandhi. Il nous initie mieux que quiconque peut-être à la non-violence authentique, la non-violence selon l'Evangile, qui est aussi violence pour le Royaume des cieux. « L'âme indomptable de Gandhi continue de nous guider. » (J. Monchanin)³¹

Certes, on peut faire des réserves à son sujet. Les critiques, souvent judicieuses, n'ont pas manqué. On peut douter de la justesse de certaines de ses vues, sur la politique, par exemple, où il distingue

²⁹ Cité dans Drevet, *op. cit.*, p. 104.

³⁰ Cité dans Régamey, *op. cit.*, p. 294.

³¹ Cité dans Drevet, *op. cit.*, p. 126.

mal les sphères religieuse et profane. Son « jeûne jusqu'à la mort » est-il exempt de toute trace de violence morale ? Sa manière un peu exclusive de prôner l'agriculture, l'usage, symbolique il est vrai, du rouet, est-il réaliste à notre époque d'industrialisation ? Par ailleurs, Gandhi n'est pas chrétien, en dépit de son amour de l'Evangile. Son message, pour nous, doit être éclairé par les lumières explicites de la Révélation.

Des nuances, des distinctions sont donc à apporter, des correctifs à faire. Le Mahatma n'en projette pas moins sur notre monde douloureux une lumière prophétique. Il y aurait lieu alors d'approfondir les nombreuses applications de son ahimsa dans les situations concrètes qui sont les nôtres. Nous nous contenterons, fidèles en cela à son esprit, qui le portait à commencer toujours par les réalités intérieures, de suggérer un peu ce que pourrait être la « vertu » d'ahimsa, et la conversion qu'elle requiert de nous.

La non-violence peut être pratiquée en toute circonstance, et pas seulement en présence d'un mal contre lequel on doit se défendre. Elle est alors cette mâle douceur qui est le fruit de l'emprise de l'esprit sur tous les sens. L'habitude de ne se rechercher égoïstement en rien, d'être au-dessus du « plaisir et de la peine », selon l'expression de la Gita, donne à tous les mouvements intérieurs une allure souple, libre, paisible en même temps qu'alerte et prompte à répondre aux exigences du réel. L'être est à la fois tout tendu vers le but et merveilleusement apaisé ; il baigne dans une atmosphère de joie intérieure. L'esprit, dans la mesure où il sent dociles les facultés inférieures, les meut avec suavité, ne les violente pas ; il respecte leurs rouages délicats, il ne les éveille, ne les attire vers le bien que par l'amour.

Cette douceur envers soi-même, quoi d'étonnant qu'elle se traduise aussi à l'extérieur, dans les relations avec le prochain ? On traite les autres comme on se traite soi-même. Le non-violent ne contraint autrui qu'à contre-cœur, parce qu'il a un sens très vif de la valeur sacrée de la personne. Plutôt que d'imposer des vues ou des ordres qui resteraient plus ou moins extérieurs à l'autre, il préfère, dans la mesure du possible, agir de l'intérieur, attirer par l'amour. Il sait que la compréhension aussi bien que l'engagement ne sont pas choses que l'on force, ils jaillissent en leur temps comme une découverte personnelle

et un don de soi. Aussi cherche-t-il toujours à entrer dans la connaissance intime de l'autre, pour déceler et soutenir en lui les bons mouvements, pour redresser, patiemment mais fermement, les tendances qui font fausse route.

La non-violence s'exerce aussi avec tout être, tout événement. Elle ne bouscule pas, sous prétexte d'efficience, les lois du réel, elle les respecte. Elle est toute attention, toute docilité, tout effacement. Elle sait que la vraie efficience est dans l'humble soumission au réel, dans la correspondance aux desseins du Père, non dans l'opiniâtreté à vouloir réaliser à tout prix des projets humains. La non-violence ainsi comprise n'est pas autre chose qu'une forme de l'amour, de la charité divine.

Quelle espérance pour chacun de nous et pour le monde si, attentifs au témoignage et à la doctrine de Gandhi, nous savions aller jusqu'au bout de son message.

Jean-Bernard Simon-Vermot